

THÉÂTRE • Nicolas Rossier dirige au soufflé près Jean-Pol Dubois et Laurent Sandoz dans «Les Apparences sont trompeuses». Ecorché et beau

Avec Thomas Bernhard, les personnages s'agacent et le bonheur passe

Le soliloque est un genre éminemment théâtral. L'acteur s'adresse à lui-même, comme s'il était naturel de dévider ainsi le fil de sa pensée. L'artifice est alors maximal. L'œuvre de Thomas Bernhard regorge de récitatifs de ce genre, comme pour affirmer sa théâtralité et la solitude radicale de ses créatures. *Les Apparences sont trompeuses*, l'histoire de deux frères misanthropes et ravagés qui règlent des comptes à l'étouffée, ne fait pas exception. Ce duel en chambre, orchestré avec doigté par Nicolas Rossier, à voir à l'Arсенic de Lausanne et en tournée, est servi au soufflé près par Laurent Sandoz – le futur Arlequin de la Fête des Vignerons – et Jean-Pol Dubois.

Le soliloque domine donc. D'entrée de jeu, lorsque Jean-Pol Dubois expire pendant près d'une demi-heure son texte. A la fin du spectacle aussi, lorsque Laurent Sandoz hache la prose de celui qui aimait trancher dans le gras des hypocrisies de son temps. Nicolas Rossier aurait pu épurer ces morceaux de bravoure, du point de vue du jeu et de la scénographie. Il a préféré accuser le malaise du texte,

conformément d'ailleurs aux indications de l'auteur.

Les huis sont donc très clos lorsque le monde de Karl sort de sa nuit: des meubles pesant leur poids de romans avortés et une perruche en cage sont les témoins des ruminations de Jean-Pol Dubois: il rumine beaucoup, à propos de son frère Robert, de Mathilde surtout, la femme aimée aujourd'hui morte (ce qui donne chez Bernhard: «Le dimanche la sonate de Mozart [...] je la lui laissais jouer/ Il faut s'accommoder d'une abomination/ quand on a une partenaire»). Plus tard, Robert donnera le change, en solitaire, dans une chambre livide, style hôpital.

Le sanatorium et l'appartement misanthropique? Autant de terreaux où poussent, comme le chiendent sous le crachin, les obsessions de l'auteur: l'échec cuisant des ambitions artistiques et la lâcheté sans borne de son siècle. Et la maladie surtout, cette mort qui travaille au corps la famille, cette maladie qui est aussi chez l'Autrichien la source d'un plaisir trouble. Plaisir bileux et griffu que les deux acteurs assument totalement. Jean-

Pol Dubois déplie un corps noué à toutes les articulations, la gestuelle obsessionnelle et le parler spasmodique. Laurent Sandoz écrase son mal-être sous les tissus, l'amertume aux lèvres.

Mais si l'étripage fraternel épouse les sautes du texte, quelques options de mise en scène sont plus contestables. Inutile par exemple la projection, le temps d'un noir, d'un film couleur déflorant l'enfance des deux frères. Ou encore à la fin l'image sépia de Mathilde, l'absente, sur une paroi, tandis que les acteurs s'attrapent encore – style: «Cela t'agace» «oui m'agace» «T'agace» «m'agace», dans un générique final formidable. A trop chercher l'image, Nicolas Rossier prend le risque de «sentimentaliser» la terre brûlée de Bernhard. Et d'agacer un peu...

Alexandre Demidoff

LES APPARENCES SONT TROMPEUSES, Lausanne, L'Arсенic, jusqu'au 26 sept., rens. 021/625 11 36. Fribourg, Espace Moncor, du 2 au 4 oct. Neuchâtel, Théâtre régional, 14 oct. La Chaux-de-Fonds, 17 et 18 oct. Genève, Le Poche, du 24 nov. au 13 déc.

Sous les apparences, la solitude

Le metteur en scène et comédien fribourgeois Nicolas Rossier présente «Les apparences sont trompeuses», de l'auteur autrichien Thomas Bernhard.

C'est une pièce où rien ne se passe. Où tout passe plutôt. Comme le temps qui use les murs: deux frères, marqués par l'âge, les soucis, par la vie se parlent mais ne s'écoutent pas. Chacun est perdu dans son propre passé. L'un, Karl, ancien artiste de cirque, vitupère contre le monde. L'autre, Robert, vieux cabotin résigné, a perdu toute envie d'en faire partie.

UN AUTEUR CAUSTIQUE

Leurs paroles constituent en fait la seule véritable action autour de laquelle l'auteur autrichien Thomas Bernhard - dont le théâtre caustique a été très joué dans les années 70 - a construit *Les apparences sont trom-*

peuses. Paroles et non pas dialogue car la pièce datant de 1983 présentée ce soir et demain soir à l'Espace Moncor dans une mise en scène de la Compagnie Pasquier-Rossier évoque l'effrayante solitude des êtres.

Après *Ubu roi* l'an passé, les comédiens d'origine fribourgeoise ont donc porté leur choix sur un texte grave. Jean-Pol Dubois et Laurent Sandoz (que l'on retrouvera lors de la Fête des Vignerons) interprètent les deux frères. Seuls, ils partagent la scène durant près d'une heure et demie avec une perruche, sans que jamais ils ne se rencontrent. Et c'est justement enfermés dans leur rôle que les deux comédiens font la preuve de leur talent. Jusqu'au bout, malgré le seul

souvenir qui les lie: celui d'une femme morte aimée de tous deux.

CERTAIN MANQUE D'AIR

A la fin de la pièce, une photo d'elle apparaît d'ailleurs sur le mur, choix scénique qui aère l'atmosphère comme l'aère le film vidéo servi en guise d'entracte. Y évoluent deux bambins en culottes courtes, instants de grâce qui délivrent les personnages de leur pesanteur... Et, par la même occasion, les spectateurs de la léthargie qui doucement s'insinue au fil des longs monologues de Karl, puis de Robert.

C'est que le théâtre de Thomas Bernhard - qui entretenait une relation d'amour-haine avec son art - ne concède rien à la facilité. «Je n'ai rien d'un auteur gai, ni d'un conteur d'histoires; les histoires au fond, je les hais. Je suis un démolisseur d'histoires», écrivait-il dans une auto-interview. Dans ses pièces, comme dans ses récits, il s'attache à démontrer le presque rien à quoi toute vie humaine est réductible, créant à partir de là une œuvre qualifiée de nihiliste.

En conservant la structure symétrique de la pièce et en restreignant la scène à un décor entouré d'ampoules, la Compagnie Pasquier-Rossier a choisi l'intégrité. Mais cet espace confiné finit par devenir oppressant. Sans profiter au texte car la mise en scène dévie alors le spectateur du propos. Pas sûr dès lors, et c'est dommage, que le but de la Compagnie - «proposer des spectacles accessibles avec des textes qui a priori le sont moins» - soit entièrement atteint.

CAW

● Ve et sa 20 h 30, di 18 h Fribourg Espace Moncor.



Dans «Les apparences sont trompeuses», monté par la Compagnie Pasquier-Rossier, c'est l'impossibilité de communiquer qui est évoquée. Lorenzo Valmontone

Rossier illumine la noirceur de Bernhard

Sur la scène de l'Arsenic, à Lausanne, le metteur en scène s'attaque à une pièce de l'auteur autrichien intitulée «Les apparences sont trompeuses». Avec l'aide d'excellents comédiens

Christophe Fovanna

A sa mort en 1989, Thomas Bernhard laisse derrière lui une œuvre théâtrale passionnée, tout entière née d'une paradoxale répugnance pour le théâtre. Détestation égale à celle que l'auteur autrichien avait pour... l'Autriche. Ce mouvement du dramaturge entre l'amour et la haine de l'art débouche sur la vision d'un monde qui ne serait que comédie et mensonge. Une sombre idée (qui n'est cependant jamais chez lui dépourvue d'un humour caustique) qu'on retrouve chez Karl et Robert, les deux personnages de sa pièce «Les apparences sont trompeuses» (datant de 1983). Et le spectateur ne tarde pas à se rendre compte qu'à travers le vieil artiste de cirque qu'est Karl et le comédien à la retraite qu'est son frère Robert (interprétés respectivement par les excellents Jean-Pol Dubois et Laurent Sandoz) Tho-

mas Bernhard ne parle que de lui-même. «Les apparences sont trompeuses» est donc une œuvre fondamentalement duelle, construite sur d'incessants jeux de miroirs. Le metteur en scène Nicolas Rossier nous le fait sentir grâce à un espace scénique encadré, tel un miroir de loge de comédien, par une rangée d'ampoules. La scène même, représentant successivement les chambres de Karl et Robert, fait penser, par ses contours et sa taille, à ces petites boîtes à musique en forme de chalet alpin.

Une belle intuition

Dans ce lieu confiné, auquel le magnifique éclairage réglé par Christophe Pitoiset donne la patine d'un vieux chromo, le dialogue (ou plutôt le double monologue) des deux frères prend toute sa force psychologique. Au point qu'on se croirait presque plongé à l'intérieur du crâne de

l'auteur, où Karl et Robert seraient comme les deux lobes de son cerveau.

Autant dire que, tout en servant parfaitement le texte, l'atmosphère de cette mise en scène est plutôt lourde. Mais elle n'est pas pour autant rébarbative. A cause, en particulier, d'une belle intuition de Nicolas Rossier qui, à elle seule, donne sa vraie dimension au spectacle: à la faveur d'un changement de décor, on projette un «film de famille» en super-huit montrant, jouant ensemble, Karl et Robert enfants. Ce moment de cinéma est en vérité un moment de théâtre de pure grâce qui crée une faille dans le propos de Thomas Bernhard, suscite la distanciation du spectateur, rend possible la lumière là où tout ne semblait livré qu'à l'obscurité.

«Les apparences sont trompeuses», par la Compagnie Pasquier-Rossier, Théâtre de l'Arsenic, rue de Genève 57, à Lausanne, jusqu'au 26 septembre, mardi, mercredi et samedi à 19 h, jeudi et vendredi à 20 h 30, dimanche à 17 h, vendredi 18 septembre à 16 h. Rés.: (021) 625 11 36.

L'homme aux deux visages

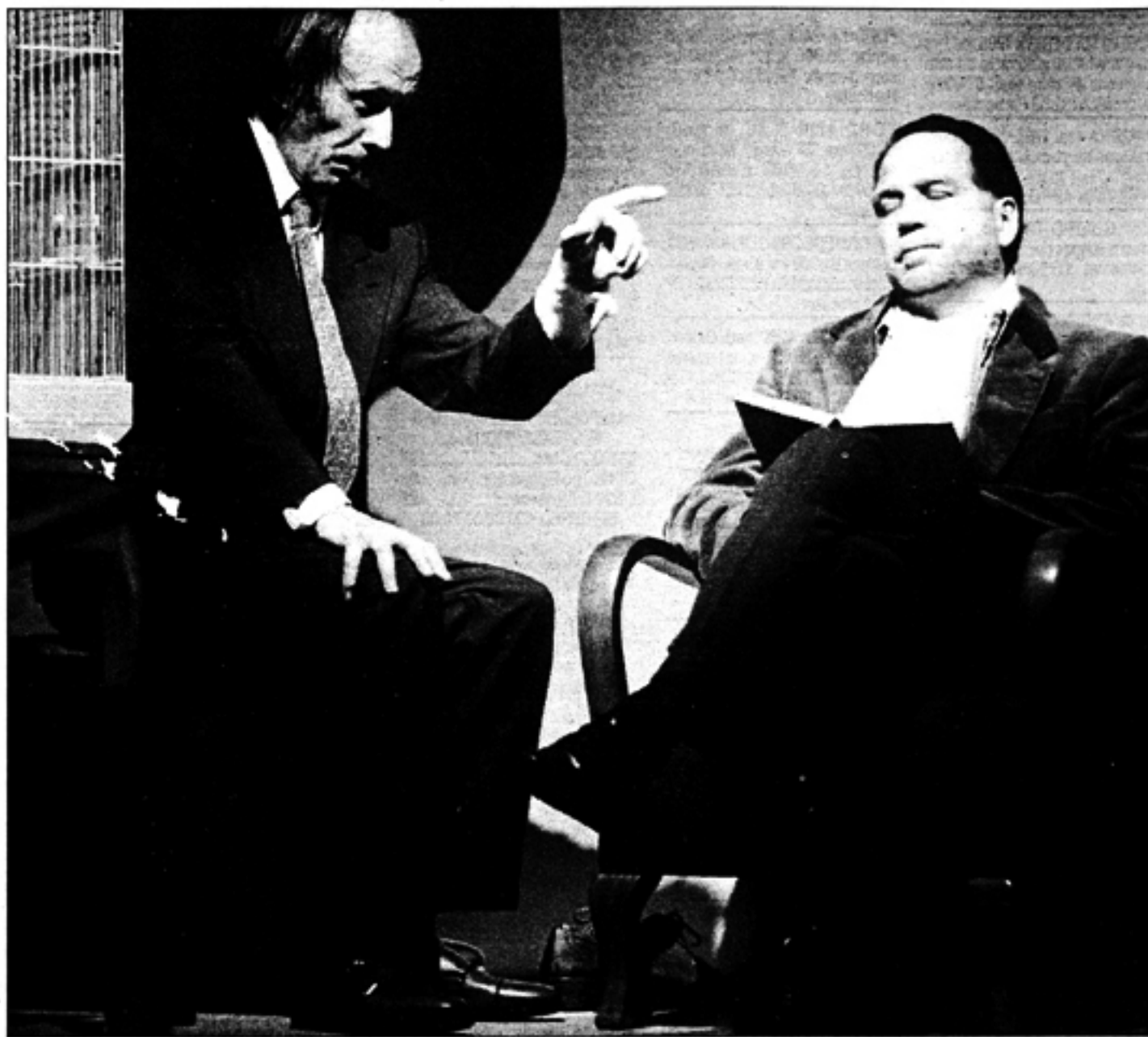
Le Tout Nouveau Théâtre ouvre sa saison en accueillant la compagnie suisse Pasquier-Rossier dans « Les apparences sont trompeuses » de Thomas Bernhard

S'il est unanimement reconnu comme l'un des plus grands dramaturges du XX^e siècle, Thomas Bernhard ne passe pas pour être l'un de ses plus drôles. Ses textes âpres, son goût pour les estropiés de la vie ont imposé le pessimisme d'une œuvre auquel il faut ajouter la solitude d'un écrivain traqué par la maladie et livrant combat contre la mort. C'est pourtant son aptitude à l'ironie qui a séduit Nicolas Rossier dont la compagnie créée en 91 à Lausanne s'est jusqu'à présent davantage orientée vers les textes absurdes et surréalistes. « Je me méfiais, dit le metteur en scène, des mises en scènes que j'avais vues des pièces de Thomas Bernhard parce que je trouvais qu'elles manquaient d'humour. Mais en voyant des interviews de lui, en lisant certains de ses textes, je me suis aperçu qu'il était un cynique qui s'amusait des choses. Ses pièces n'ont rien de comique mais on doit pouvoir en rire ».

LA DISTANCE DE LA LANGUE

Dans « Les apparences sont trompeuses », écrites en 1983, Thomas Bernhard, qui dit détester les acteurs bien qu'il leur ait consacré une bonne partie de son œuvre, met en scène un vieil acteur et un artiste de cirque. Deux frères qui ont aimé la même femme, aux prises avec leurs souffrances, et dont la conversation procède davantage des monologues que du dialogue. « C'est un théâtre de texte, dit Nicolas Rossier, mais ce n'est pas ce que les deux frères disent qui compte, mais pourquoi ils le disent et pourquoi ils ne le disent pas. Et dans ce qu'ils ne disent pas, il y a matière à sourire ».

S'il est metteur en scène des « Apparences sont trompeuses », Nicolas Rossier n'oublie pas qu'il est aussi acteur. Son engagement de comédien a influencé son travail



Jean-Pol Dubois (à gauche) et Laurent Sandoz (à droite), les deux frères des « Apparences sont trompeuses » (Photo Lorenzo Valmontone)

avec Laurent Sandoz, le Suisse, qui interprète Robert, et Jean-Pol Dubois, le Français, qui incarne Karl. « C'est une pièce extraordinaire à interpréter, dit Nicolas Rossier. Elle est entre Beckett et le théâtre réaliste, ancrée dans un certain théâtre bourgeois que d'ailleurs Bernhard détestait, mais avec la distance de la langue. Comme la spécificité de la compagnie, c'est que nous sommes restés des comédiens, Geneviève Pasquier et moi, je fais très attention à la direction d'acteurs et je suis assez directif ».

Créée en septembre au théâtre

de l'Arsenic de Lausanne, la pièce se déroule d'abord chez Karl, puis chez Robert. Deux univers pour deux figures de vieux artistes qui sont bien sûr les deux visages de Thomas Bernhard.

« J'avais envie d'une scène sans décor mais cela n'est pas possible pour cette pièce, poursuit Nicolas Rossier, car les univers intimes des personnages reflètent leurs univers mentaux. Et comme il fallait pouvoir passer de l'appartement de Karl à celui de Robert, j'ai choisi de projeter une vidéo durant le changement de décor. Un film qui serait

l'enfance de Karl et Robert, à l'époque où ils n'étaient pas encore pervertis. Thomas Bernhard met souvent en scène des ratés, or ces frères ont fait une belle carrière, mais le regard qu'ils portent sur leur vie est dépréciateur, et c'est cela qui est intéressant... »

► Du 3 au 14 novembre, à 20 h 30 (relâche le 8 novembre), au Tout Nouveau Théâtre, 226 boulevard Albert 1^{er} à Bordeaux. Renseignements : 05.56.85.82.81.